

VALERY LARBAUD, LE VIRTUOSE

COSMOPOLITE ET POLYGLOTTE, Valery Larbaud avait épousé une Italienne, il rédigeait son *Journal* en anglais et écrivit des articles en espagnol pour *La Nación* de Buenos Aires.

Tout ce que les apprentis traducteurs doivent acquérir au prix de fastidieux exercices, et, en outre, ce qui ne s'apprend pas dans les manuels, le naturel, les subtilités et l'aisance, Valery Larbaud le possédait pour l'avoir vécu sur place au long de ses séjours à l'étranger.

Il avait levé la barrière des langues et passait sans effort, parfois par inadvertance, de l'une à l'autre.

« Quand doña Pepita et sa nièce m'ont demandé si j'avais besoin « de alguna cosa más », j'ai failli leur répondre en anglais, mais je me suis repris dès que j'eus prononcé la première syllabe. » (*Journal*, 20 juin 1918).

C'est en Espagne qu'il a traduit la majeure partie de *Erewhon* du romancier anglais Samuel Butler, se plaçant ainsi aux confins de trois langues, celle qu'il entendait parler autour de lui, celle qu'il lisait et celle qu'il écrivait.

Cette souplesse à changer de registre, jointe à un talent déjà éprouvé d'écrivain, n'ont pas empêché l'amateur désœuvré, riche par surcroît, qu'il feignait être resté, de prendre très au sérieux le travail de traduction.

La traduction de *Erewhon* a paru en 1920, mais Larbaud y travaillait depuis 1915 et au début de 1917, le texte était prêt. S'il n'a pas été publié plus tôt, c'est que le traducteur, mieux familiarisé dans l'intervalle avec le style de Butler, trouvait toujours de « meilleures interprétations ». De retouche en retouche, il est amené à tout revoir. « Je crois que je vais récrire mes deux traductions de ces ouvrages ».

Cette révision, ce passage d'une bonne traduction à une traduction exemplaire, on en suit la marche dans les notes de son *Journal*.

Au préalable, l'œuvre a dû lui plaire et mériter à ses yeux la somme de travail qu'il allait y consacrer.

Or l'œuvre de Butler l'intéressait de plus en plus. « Je me suis pris d'une véritable affection pour S.B. Cet homme que je connaissais vaguement avant 1915, m'apparaît aujourd'hui comme une *âme sœur* ou presque. Car enfin ses sentiments sont les mêmes que les miens... Il y a, en outre, sa façon de présenter les choses, qui me plaît certainement plus que je ne peux l'exprimer dans ma traduction (plus que je ne suis capable de l'exprimer, devrais-je dire)... »

Tel ne fut pas le cas de la traduction de *The Unwelcome Man* de Waldo Frank, que lui proposait Gallimard. « J'y ai jeté un coup d'œil, ... il ne me plaît pas assez pour ça ». Refus.

Pour bien traduire Butler, il ne ménage pas ses peines. La lecture d'une dizaine d'autres ouvrages du même auteur l'a rendu assez perspicace pour saisir toutes les intentions et allusions.

D'autre part il consulte de gros dictionnaires anglais, français, latins, grecs, se documente dans des ouvrages spéciaux, « jusqu'au code criminel français! »

Sa conscience est satisfaite. « Non seulement, je n'ai pas laissé un seul mot sans le traduire, mais il n'y a pas une nuance que je n'aie au moins tâché de rendre en français ». Sa traduction est meilleure... « plus butlérienne qu'elle ne l'était en 1915 ».

« Mais, ajoute-t-il, ce n'est pas encore tout à fait cela. Qué remedio? »

Il s'est donc remis à corriger avant de faire dactylographier son manuscrit, il a apporté de nouveaux changements sur la dactylographie, et il est probable qu'en dernière minute, sur les épreuves d'imprimerie, ce scrupuleux a apporté d'ultimes améliorations.

Dans quel sens allaient-elles?

À défaut de certitude, on peut répondre par une présomption tirée d'un cas analogue.

Dans son numéro du 1^{er} juillet 1934, *La N.R.F.* publiait une traduction de Gianna Manzini, *La Moglie del Sordo*, faite par Henri Marchand et Valéry Larbaud. Une note du *Journal* de Larbaud dévoile comment les deux traducteurs se sont partagé la besogne. Henri Marchand y est appelé le *Défricheur* chargé du mot à mot que Larbaud *désitalianise* ensuite. Deux opérations successives, deux hommes.

Pour *Erewhon*, Valéry Larbaud était seul. Il a d'abord longuement et minutieusement veillé à la reproduction exacte du roman anglais. Travail de défricheur. Ensuite, au moment de la présenter sous son nom à des lecteurs français, il y a atténué ce qui pourrait rappeler la langue d'origine (il a désanglicisé), il l'a traitée comme une œuvre à lui, à écrire dans sa langue à lui, le français de Larbaud.

Car ce traducteur avait une réputation à sauvegarder. Écrivain subtil non sans un grain de préciosité, il se devait de maintenir la pureté de son style et de sa langue, menacée par de continuelles fréquentations étrangères. Aussi le voit-on prendre l'antidote *Obermann* avant d'écrire la première version de *Erewhon* et du *Chamfort* pour se préparer à la révision.

Il allait bientôt faire bénéficier de cette technique, de sa maîtrise et de son dévouement, une œuvre plus importante et fourmillant de problèmes presque insolubles : la traduction « intégrale » de l'*Ulysse* de James Joyce, « par Auguste Morel, assisté de Stuart Gilbert, entièrement revue par Valéry Larbaud et l'auteur. »

Deux équipes franco-britanniques, des défricheurs et des finisseurs.

Tous les tours de force ne sont pas spectaculaires. Dans ses exercices les plus simples, l'acrobate fait preuve de son aisance à déjouer les servitudes de la pesanteur. Le traducteur normal se libère aussi d'un poids, celui des mots imprimés, qui, de simples inter-médiaires, tentent de s'imposer comme point de départ.

« Now then », dit un personnage de Joyce, en se levant de sa chaise. Le petit glossaire automatique que tout traducteur né porte en soi, présente déjà une liste de termes se rapportant au temps, ce temps présent indiqué par chacun des deux mots anglais.

Mais le traducteur de Joyce – Larbaud ou un autre, peu importe – a passé au-delà. Il a vu cet homme se lever après avoir tapé à la machine un texte qu’il a rédigé et dont il est content. Que dirait un Français dans la situation? Je pensais à « *Eh bien, voilà* ». Larbaud dit *Ça y est*. – Trouvez mieux, cher lecteur.

Autres solutions heureuses : *That reminds me...* = À ce propos...; *Mark my words* = Souvenez-vous de ce que je vous dis...

À chaque coup, c’est l’attitude, le geste, l’expression du visage qui se trouve reproduit, au mépris des mots employés, qui, traduits, fausseraient le contact.

Par contre, à d’autres endroits, les plus importants parce que les plus originaux, Joyce a forcé ses traducteurs à regarder bien les mots, car chez lui, les mots sont parfois personnages, acteurs, victimes. D’ordinaire ils se conduisent bien, mais par à-coups ils se mettent à bégayer, à gesticuler, à faire des cabrioles, à se déguiser, se masquer.

L’objet à traduire n’est plus un fait, une opinion, un sentiment, c’est l’irrespect de Joyce, ses pieds de nez aux normes du langage, ses pierres lancées dans les vitres du bon usage, ses crocs-en-jambe et rigolades.

Un traducteur humoriste de profession ou spécialiste de calembours, aurait sombré dans la pitrerie.

Il fallait un homme sérieux, une autorité d’écrivain, établie et admise, pour cautionner les traitements indignes que devait subir la langue française dans la traduction « intégrale » de ces audaces.

On n’en est plus au temps où les néologismes effarouchaient. On les admet pourvu qu’ils soient de formation normale et qu’ils sonnent français. Ceux d’*Ulysse* sont délibérément étranges, rappelant le français par les voyelles et l’anglais par les consonnes.

(p. 53) ... trekking to evening lands. She trudges, schlepps, trains, drags, trascines her load.

(p. 47) elle trekke son chemin vers les terres du soir. Elle trimarde, schleppe, traîne, tire, trascine sa charge.

(p. 58) He listened to her licking lap.

(p. 52) Il l’écoutait laplaper.

(p. 34) a fox scraped in the earth, listened, scraped up the earth, listened, scraped and scraped.

(p. 28) un renard grattant la terre, écoutait, rejetait la terre, écoutait et scrappait, scrappait.

(p. 51) your medieval abstrusities

(p. 45) vos absconçités médiévales

(p. 42) as he stamped on gaitered feet over the gravel of the path

(p. 36) pendant qu’il foulait, gravigrade à pieds guêtrés, le gravier de l’allée.

Cet échantillonnage prélevé sur une cinquantaine de pages est éloquent. Les traducteurs ont fait violence à la langue française pour qu’elle joue de la musculature de ses consonnes, autant que de ses voyelles, sa chair. Même les onomatopées qui, en français, ont de la tenue et de l’esprit, glouglou, tictac, deviennent, dans la traduction d’*Ulysse*, insistantes, sauvages, plus près du cri que de la langue, siisou, hrss, rsseis, ouass.

Les traducteurs ont traité la langue française comme si elle était encore ouverte, accueillante aux enrichissements, et non stabilisée et surveillée. Puisqu'on dit « j'affectionne », pourquoi sourciller devant « j'avertianne » (I dislove). Soleil homerule, faire la ripopée, une oie barnacle, si ce ne sont pas des mots français, méritaient de l'être.

Créés pour la traduction, ils ne prétendent pas demeurer. Ils ont servi une fois, ils se sont montrés, ils peuvent disparaître.

Ainsi *Ulysse* a bénéficié dans sa traduction française, autant qu'en anglais, d'un matériau fait sur mesure. Une traduction de langue conformiste aurait défiguré l'original. Il fallait trahir quelqu'un ou quelque chose, Joyce ou la correction. Les traducteurs, dont Larbaud, sont restés fidèles à Joyce.

Source : *Le Paradoxe du traducteur*, extrait du chapitre IX, Bruges, Zevenkerken, 1976, p. 103-108.